

ARBEOST, un village paumé ?

Il y a 5 ans, je ne connaissais pas Arbéost, village des Hautes-Pyrénées dont on peut traverser le bourg sans s'en apercevoir. Neuf kilomètres plus haut, le Col du Soulor (1400 mètres). En descendant, Ferrières, Arthez-d'asson, Asson, Nay, Pau, Bordeaux, Paris, car on le sait, tous les chemins passent par Paris ! La vallée où crèche Arbéost en est une courte et étroite qui porte le nom du ruisseau qui la creuse : l'Ouzoum. La vallée de l'Ouzoum est une sorte de virgule ou d'appendice au Val d'Azun qui bute au nord sur le bassin de Lourdes. En tant que Bretonne, Lourdes, je connaissais. La génération de mes parents y allait en pèlerinage pour leur 20 ans, mais le village perché à 750 mètres d'altitude, à une heure de là en voiture, habité d'une centaine d'âmes, je n'en avais jamais entendu parlé. Comment aurais-je pu ? Arbéost n'est pas présent sur toutes les cartes, pas de station de ski, pas de thermes, pas de pétrole, pas de festival, pas de ferme de 1000 vaches, pas de casino, pas de bêtises comme à Cambrai, pas de réfugiés comme à Calais... pas de boulangerie, plus d'école, plus de café, une mairie, une route départementale, des gens, des maisons, des bêtes, de la terre en pente, en friche, en prairie, en plantes aromatiques, en forêts de frênes, hêtres, noisetiers, l'Ouzoum et ses petits affluents, une église, un cimetière, des vivants, du vivant, du relief. Mais aux yeux du monde, Arbéost existe moins par ce dont il dispose que par ce qu'il n'a pas. Arbéost est un village pastoral de montagne peut être comme beaucoup d'autres. Peut-être un peu différent.

Toujours est-il que c'est celui-là qui s'est trouvé sur mon chemin et ce n'est pas rien ! Ça m'intrigue et ça intrigue mes proches. Qu'est ce qui peut bien retenir une bretonne des terres, dans un pli des Pyrénées, après vingt ans de bouillonnement parisien ? C'est en croisant les regards portés sur Arbéost par les visiteurs que j'affine le mien. Pour Gilles, un ami breton, Arbéost est un village « un peu mort » où il s'ennuierait à coup sûr, même en plein été. Cependant, il s'en prend plein la vue, plein la vie. Le pic du Gabizos, notre midi, se dresse avec détermination comme un poing au doigt levé. Et les flancs feuillus de la vallée pentue, armés de leurs barrières rocheuses, attirent autant qu'elles effraient. Faut pas faire le malin, dit Gilles. Respect ! Paysan lui-même en Bretagne, il fait la louange des champs en pentes qui préservent de la prise en main de l'agriculture par l'agro-alimentaire comme c'est le cas en Bretagne. Les « exploitations » n'en sont pas vraiment, elles comptent entre 6 et 10 ha, et les paysans ne sèment pas de maïs. En réalité, il ne sèment pas. Foin et regain uniquement. Gilles goûte aussi les sonorités de l'occitan dont il est agréablement surpris de constater qu'il se parle encore entre parents et enfants. Il aime la sensation de refuge, voire de semi-clandestinité, que l'environnement procure, mais quand même, il y mourait, autrement dit, ce n'est pas là qu'il viendrait mourir. Moi non plus. Je ne suis pas venue à Arbéost pour mourir mais pour vivre.

Clara, de passage elle aussi, me dit : « Il n'y a rien ici ! » Elle, elle vient pour profiter du

vert, pour reprendre du poil de la bête. Je pourrais nuancer l'affirmation de Clara comme le fait Judith, stagiaire en 2016-2017 chez une famille de producteurs de plantes aromatiques : « Il n'y a pas rien ici, mais il n'y a pas grand chose ». Je choisis plutôt de questionner le référent. Si celui-ci est la ville avec ses cinémas, ses théâtres, ses salles de concert, ses restaurants, ses commerces, ses transports, ses zones commerciales, etc, il n'y a pas grand chose, effectivement, à Arbéost. Mais si l'on prend deux secondes le référent là où on ne l'attend pas, c'est à dire du côté du petit village pastoral de montagne, dans ce cas, il n'y a pas grand chose à la ville en matière de ressources naturelles, comparé à Arbéost. Et je ne vois pas d'évidence à ce que le référent soit ce qui vient de la ville.

Gustave de passage lui aussi, me dit : c'est paumé ici. Il n'est pas le premier à utiliser cet adjectif. Lui, il vient pour observer et compter les oiseaux au service de l'association *Col libre*, car le Col du Soulor, à 9 kms, est un potentiel énorme pour la migration des oiseaux. Au total, cet été 2017, plus de 50 000 rapaces ont été comptabilisés en migration avec 46 000 Milans noirs et plus de 21 espèces d'oiseaux migrateur. « Paumé ». Longtemps ce mot m'a crispée, plus que les autres, jusqu'à ce que je prenne le temps de creuser ce qu'il sous-entendait. Paumé veut dire perdu. Comment, pour qui, pour quoi Arbéost est-il perdu ? Être perdu veut dire ne pas savoir où l'on est, ne plus savoir où aller. En ce sens, Gustave parle-t-il d'Arbéost ou de lui, qui s'est perdu, qui s'est paumé, plusieurs fois avant de garer sa voiture sur la place de l'église ? Sont-ce les habitants d'Arbéost qui sont perdus ? Qui ne savent plus où ils sont, qui ne savent plus où aller ? Nous ne le sommes pas plus pas moins que le reste de l'humanité me semble-t-il. Est-ce la terre d'Arbéost qui est perdue, perdue pour qui perdue pour quoi... perdue pour l'humanité ? Je le crains, je le crois parfois.

Nous, habitantes et habitants d'Arbéost ne sommes pas dupes des phénomènes qui menacent notre lieu. Leurs manifestations sont aussi visibles que les vautours dans le ciel. Commençons par la forêt en marche, oui la forêt se déplace. Année après année, elle s'approche. Quand Jean-Marie, du quartier Beziou, nomme le paysage en face de chez lui, il cite une liste de noms qui correspondent à autant de parcelles, où paissaient les troupeaux de ses parents. Ils les voient ces parcelles, ça se voit. Moi je vois une surface uniformément tapissée d'arbres, sans nom. Nous ne voyons pas le même paysage. Nous ne voyons jamais le même paysage.

La menace vient aussi d'une mortifère nostalgie du temps où les habitants vivaient de peu mais vivaient heureux. C'est ce qui se dit. Quand les normes européennes n'entravaient pas leurs libertés de penser et d'agir, quand la solidarité donnait la force et le réconfort de partager des soirées, avec les flammes comme image et la langue pour voyage. Pour Françoise, du quartier Lacouste, il est évident que la télévision perchée dans un angle de la salle à manger est responsable du chacun pour soi et de la jalousie. Elle lui tourne le dos, mais la télévision cause

toujours. Le bouton « off » est-il perché trop haut ? Ou bien la télévision joue-t-elle le rôle de remplir le vide laissé par l'effilochage du tissu humain ?

La menace vient du système capitaliste dont les valeurs de compétition, de résultats, de performance ne s'arrêtent pas, respectueusement, à l'orée des montagnes. Elle vient du nombre d'élèves dans l'école primaire, à Ferrières, le village à 4 kms, où sont scolarisés les quelques jeunes enfants d'Arbéost. Tous les ans ou presque, l'inspection y fourre son nez et estime que le trop peu d'enfants (7 ou 8) est nuisible à la qualité de l'enseignement, qu'ils n'ont aucune chance d'aller à l'université, et que cette école n'a pas lieu d'être, pendant qu'à Paris on autorise des classes de 35 élèves, pédagogiquement ingérables, mais économiquement plus rentables. Pas d'école à Ferrières¹, pas d'enfants à Arbéost.

La menace vient de l'absence d'un lieu commun où notre micro-société puisse se rencontrer et rencontrer l'ailleurs. D'où mon « coup de foudre » pour l'association D'oun bien-es-Oun Bas ? (D'où viens-tu, où vas-tu?) par laquelle je suis arrivée à Arbéost. Un de ses projets était de rendre fonctionnel le dernier bar à avoir été ouvert à Arbéost. Les premiers verres y avaient été servis avant la seconde guerre mondiale. Le café approvisionnait en pain, presse et tabac et créait des conditions d'échange transgénérationnel, auquel le secteur socio-culturel de notre époque aspire tant. Aujourd'hui, malheureusement, par manque d'argent et de forces vives et pour des problèmes liés au PFH (le Putain de Facteur Humain ou Précieux Facteur Humain!), un panneau à vendre est accroché à la porte de bois, et la plaque métallique blanche et rouge, licence 4, clouée sur la façade de pierre, est rouillée et obsolète.

Le mot « paumé » me dresse les poils car il est plus grave qu'il n'y paraît. Nous pouvons déjà dire que l'Arbéost des paysans actuels, proches de la retraite, celui de leur patois, de l'étable odeur fumier éclairée à l'ampoule électrique, celui des queues de vache soulevées comme la jupe de Maryline, mais pas pour les mêmes raisons, celui des tenues du dimanche, l'Arbéost de leur « style » va disparaître, quoiqu'il arrive. Souvent je me demande : comment le vivent-ils à l'intérieur ? Je vois dans l'écobuage, ou plus exactement dans les feux pastoraux, qui n'ont plus grand chose à voir avec l'écobuage pratiqué par les générations d'avant, une manifestation de la peur, de la haine, de la colère, que peut créer la perspective de la disparition. Officiellement, la pratique de l'écobuage a pour objectif d'entretenir les pâturages les plus en pente qui ne sont pas accessibles aux machines agricoles et ainsi maintenir un couvert herbacé de qualité. Elle est réglementée. Elle pourrait se faire en toute transparence. Et pourtant... il y a des écobuages sauvages, mal maîtrisés, qui créent des surfaces de terre carbonisée, couleur de deuil, sans vie,

1 Une lutte collective récente a transformé la manifestation du 8 février, programmée pour résister à la fermeture de l'école Ferrières-Arbéost, en une fête : Nous avons gagné, l'école ne fermera pas ! Ce n'est sans doute qu'un sursis, ne baissons pas la garde

pour un temps du moins. Comme s'il y avait, dans le geste de cramer, la volonté manifestée de s'approprier par la propagation du feu, la fin d'un monde. Est-ce la politique de la terre brûlée ? Le feu est un acteur puissant. Il est aussi image et symbole. En face des écobueurs (écobueuses je ne crois pas!), les paroles de dépit de celles et ceux qui commencent (les néos), et de celles et ceux qui viennent respirer, mordre, embrasser, suer la vallée le temps d'une randonnée ou d'une virée à vélo. L'écobuage est un des points de cristallisation de la hargne, voire du mépris, entre des communautés aux parcours de vie, passé, présent, futur, incomparables. Le chemin de l'écoute, au delà du jugement, n'est pas balisé. Il est plein de ronces... Ceci n'est pas spécifique à Arbéost.

Aux gens de visite, amis, familles, stagiaires, je dis sous forme de demi-boutade quand je les entends envier ma vie à Arbéost, car oui, il y en a : venez habiter ici ! Nous avons besoin de forces vives, de réhabilitation de métiers, de portes et de volets ouverts toute l'année, d'un souffle d'ailleurs, de café à toute heure, de coups de faux. Venez comme moi contribuer à inverser la tendance démographique qui chutait méchamment vers le bas depuis 1880. Avec mon arrivée en 2013, j'en ai vu deux autres : Arrivée numéro 3 : Franck, installé en tant que chevrier au quartier Lacouste. Il a vendu ses premières tommes cet été, notamment lors d'un tout petit petit marché programmé les vendredis soirs sur la place du village par Julia et Matthieu et leurs enfants, arrivée numéro 2. Eux, ils ont transformé une terre en friche, quartier du Bourrinquets, en un champ en terrasse, gorgé de plantes aromatiques, que l'on ne manque pas de remarquer en descendant à l'Ouzoum ; et arrivée numéro 1, moi-même, le bourg. Mon mode d'action privilégié passe par la parole écrite. L'écriture peut permettre à chacun de faire naître le monde imaginaire dont il a besoin pour vivre. Une fois nommé, ce monde contamine le quotidien qui ne devient plus si rigide.

Des nouvelles têtes, de nouveaux bras, de nouvelles énergies, ça fait et ferait toujours du bien ; mais au fond, l'augmentation de la population ne permettrait pas forcément d'ouvrir le chemin vers un commun. Pourtant, n'avons-nous pas l'avantage de la petite échelle ? Ici, 1% n'est pas un chiffre mais une personne. Une famille qui s'installe est un événement. C'est une bonne raison de tenter le coup. Tenter de devenir actrice d'un processus qui nous mènerait, nous, habitants du lieu, habitants du temps, à com-prendre (prendre avec soi) le village de chacun. Celui vécu et celui imaginé. Tenter de nous donner à voir le plus petit commun qui nous rassemble. Pour re-commencer ensemble. C'est critique, mais Il est encore temps, car Arbéost n'est pas paumé... je le vois, je le vis, je le dis.

Manoell Bouillet, une habitante d'Arbéost

Quelques liens :

Un poème sur Arbéost :

<https://stylobate.org/2017/07/08/comment-ca-va-avec-arbeost/>

Un exemple d'un événement réalisé à Arbéost en 2015 :

<https://stylobate.org/cartes-de-voeux-et-doleances/>

L'Association Passages d'écriture dans laquelle je travaille

<http://passages-ecriture.fr/>